

Journal de Roubaix

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine, le mercredi et le samedi.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 fr. par an.
Pour le dehors, les frais de poste en plus.

Un numéro : 25 centimes.

ABONNEMENT ET RÉDACTION :

Au bureau du Journal, 20, rue Neuve,
A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

La rédaction recevra les articles signés indiquant l'adresse de l'auteur, pour le cas où il y aurait à faire des observations.

Le Gérant responsable se réserve le droit d'examen.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 5 juin.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle :

Nominations dans la magistrature ;
Décret approuvant, sous les conditions y indiquées, la Société ayant pour titre *Compagnie de l'Approuvage* ;
Nominations : d'un écuyer de l'empereur ; — d'un chevalier d'honneur de la princesse Baciocchi ; — de courtiers de marchandises ;
Décret ouvrant à l'importation et au transit des marchandises y désignées, le bureau des douanes de Cadoy (Ain) ;
Liste de marins autorisés à exercer le commandement des navires expédiés au long cours et au cabotage.

Chronique locale.

Actes administratifs de la Préfecture.

Le N° 15 du recueil des Actes administratifs de la Préfecture du Nord (1857), contient :
I. — Election des députés au Corps législatif. — Instructions. — Décrets.
II. Ecole centrale des Arts et Manufactures ; examens d'admission pour 1857. — Avis.
Les examens d'admission à l'école centrale des arts et manufactures auront lieu du 1^{er} août au 1^{er} novembre, à Paris, et dans les départements, du 1^{er} août au 20 octobre.
Les jeunes gens qui désirent concourir aux encouragements de l'école devront se présenter tous à Paris devant le Jury chargé de les examiner et nommé à cet effet chaque année par M. le ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics. Ils auront préalablement à se faire inscrire à la Préfecture (bureau du Secrétariat-Général), et à adresser en même temps à S. Exc. une demande par écrit, en l'accompagnant de leur acte de naissance.
Les limites d'âge sont fixées à 18 ans au moins et 21 ans au plus.
Le concours devant le Jury institué pour

l'examen des admissions gratuites s'ouvrira le 21 octobre. Le programme des connaissances exigées pour l'admission à cette école est déposé à la Préfecture (bureau du Secrétariat-Général) où les candidats peuvent en prendre connaissance.

Renseignements dans l'intérêt des familles :
Signalement du nommé PLOUVIER, Moïse, journalier, né à Dottignies (Belgique) disparu du domicile de ses parents, à Annapes, depuis le 21 avril dernier.

Agé de 18 ans et demi, taille petite, forte corpulence, cheveux châtains, front rond, yeux bleus, nez ordinaire, bouche moyenne, menton rond, teint coloré.

Il était vêtu d'une blouse bleue, d'une veste en drap bleu avec manches de toile, et se trouvait porteur d'un livret délivré à la Mairie d'Annapes, le 21 novembre 1855.

Transmettre les renseignements recueillis au Préfet du Nord.

Le maréchal ministre de la guerre vient d'adresser la circulaire suivante à MM. les généraux commandant les divisions et subdivisions territoriales, les préfets et sous-préfets, les intendants et sous-intendants militaires :

« Paris, le 30 mai 1857.

« Messieurs,
« J'ai décidé que le nombre des jeunes soldats de la classe 1857 à maintenir dans leurs foyers à titre de soutiens de famille, fixé à un pour cent par ma circulaire du 10 avril dernier, serait porté à deux pour cent, soit 2,000 hommes sur le contingent de la classe.

« Vous aurez à prendre, chacun en ce qui vous concerne, les dispositions nécessaires pour l'exécution de cette mesure qui, je n'en doute pas, sera accueillie par les populations comme un témoignage de la sollicitude de l'Empereur pour leurs intérêts.

« Recevez, messieurs, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

» Maréchal VAILLANT. »

Nous apprenons à l'instant que la question de l'établissement des Bains et Lavoirs publics, qui avait été ajournée, vient de recevoir une solution favorable et définitive.

Le nommé Raymond Leduc, âgé de 22 ans, avait, le 24 avril dernier, une discussion avec sa future. Il s'était fait pardonner ses torts ; mais, depuis cette époque, ses camarades, qui le voyaient préoccupé, voulurent en vain connaître la cause de sa tristesse. « Dans huit jours, leur répondit-il, on demandera où je suis passé et on ne rira plus. »

Depuis lundi soir, Leduc ayant disparu, on fit des recherches qui n'eurent pas de résultat. Vendredi matin, vers huit heures, le sieur Vanneste, teinturier, employé chez M. Allard, se jetait courageusement dans le canal vis-à-vis de chez son patron, dans l'espoir de sauver la vie à un jeune homme qui paraissait se noyer. Il arrivait trop tard, et il retirait de l'eau le cadavre de Raymond Leduc.

Nous apprenons que Vanneste, homme dévoué, a sauvé la vie, il y a un an, à une personne qui se noyait presque au même endroit.

Aujourd'hui, vers quatre heures, on a retiré du canal, près l'écluse du Sartel, le corps d'un ouvrier belge qui se rendait en France avec ses compagnons pour aller faire la moisson dans le Midi.

Ce malheureux, qui ne savait pas nager, avait voulu prendre un bain ; ceux qui l'accompagnaient ignoraient son dessein. Lorsqu'ils ont essayé de lui porter secours il était trop tard ; l'asphyxie était complète.

Au moment de mettre sous presse, on nous apprend qu'on vient de retirer du canal, près de l'établissement de M. Alfred Motte, un enfant de 14 ans, Alfred Legrand, qui a été se baigner aussitôt après avoir dîné.

Quatre personnes se sont en vain dévouées pour le retirer de l'eau ; ce n'est qu'après un quart d'heure de recherches qu'on est parvenu à retrouver son cadavre.

Honoré F..., âgé de onze ans, montre peu de dispositions pour l'étude ; il possède, en revanche, une grande adresse : on le croirait prestidigitateur. Les physiciens dont il cherche à imiter l'adresse n'ont pas l'habitude de garder les objets qu'ils font disparaître. Honoré F... enlève et empoche. Voici comment il opère :

Il se présentait lundi dernier, à neuf heures du matin, au cabaret sous l'enseigne de la *Planche-Trouée*, et demandait à se rafraîchir.

La femme Mulliez lui ayant offert un verre d'eau, qu'il s'empressa d'accepter, il demanda des prunes qu'on alla lui chercher dans une place voisine. Après avoir payé cet achat, Honoré se retira en annonçant qu'il allait vendre des oiseaux qu'il avait dans sa blouse.

Aussitôt après son départ, on s'aperçut de la disparition d'un porte-monnaie contenant 40 fr. Ce porte-monnaie, déposé dans la caisse du comptoir, avait été enlevé au nez et à la barbe de deux personnes qui fumaient gravement leur pipe.

On voit que le gamin travaillait avec une certaine dextérité.

Afin de dépister les argus qui auraient voulu se mêler de ses affaires, Honoré avait caché au pied d'un arbre dans l'ancien cimetière le produit de ses opérations ; il avait eu soin d'escalader le mur d'enceinte, afin de ne pas laisser de piste dans l'herbe. C'est là, il faut en convenir, un surcroît de précaution qui indique de rares dispositions.

Au moment de l'arrestation du coupable, la plus grande partie de la somme volée avait été dépensée. Honoré F... a déjà été condamné pour plusieurs vols, à quinze jours de prison.

Avant-hier, deux journalistes de Willems ont trouvé, sur la route de Roubaix à Lannoy, le nommé Bresoux, âgé de cinquante ans, ne donnant plus signe de vie. Ils prévirent aussitôt les autorités ; un médecin fut appelé et il a constaté que cet homme avait succombé à la rupture d'un anévrisme.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

6 JUIN 1857.

LE PRINCE

ROMAN HISTORIQUE. (4)

(Suite. — Voir le numéro du 3 Juin.)

« Mais pourquoi donc n'ouvres-tu pas cette lettre ? reprit Alexandra.

— Pas maintenant, Altesse, répondit Willanow d'un ton suppliant ; c'est peut-être...

— Une épître amoureuse ?

— Je suis convaincue que non ; mais...

Alexandra ouvrait des yeux de plus en plus grands.

« Ou peut-être ?

— Quoi, Altesse ?

— Une conspiration.

Willanow changea de couleur.

« Tu pâlis ! Eh ! eh ! Willanow, toi, une petite conspiratrice... Tu complotes peut-être contre tous les dieux de l'amour, ou...

— Ou ?

La respiration de Willanow était agitée ; elle jetait autour d'elle des regards inquiets.

« Ou contre l'empire russe... peut-être contre l'impératrice... Vois-tu, Willanow, je le lui dirai ; je ris malgré moi en pensant comme tu la feras trembler. Ah ! je comprends pourquoi

tu étais si grave tout à l'heure... tu médites toute une révolution. Tu me feras part de tes projets, n'est-ce pas ? Tu peux être certaine d'avoir en moi une alliée sûre. Nous prendrons pour chefs Lambro Cazzioni et Léon Narischini les fous de l'impératrice ; ce sera divin. L'un formera notre aile droite, l'autre notre aile gauche, nous le centre, et nous attaquerons ainsi... qui, te semble-t-il ? l'entourage de l'impératrice, et nous enlèverons Suboff. Qu'en dis-tu ? Mais lisons la lettre... Tu ne te figures pas combien je suis curieuse.

— Pardonnez-moi, Altesse ; il ne m'est pas permis de vous montrer cette lettre. Elle ne concerne ni affaires d'amour, ni conspirations ; mais ne puis-je avoir un secret que je sois obligée de garder ?... Permettez-moi donc...

— Je ne te permets rien, Willanow. Toi avoir un secret que j'ignore ? Tu es bien méchante... Moi je n'en ai pas pour toi ! Mais cela ne sera point. J'en parlerai à l'impératrice, et...

— Au nom de Dieu, Altesse, qu'allez-vous faire ?

— Me rendre auprès de la czarine et l'accuser de haute trahison contre mon amitié... Tu as un secret, dis-tu... et je ne le connaîtrai point ? Ce n'est pas là de l'amitié, Willanow.

Plus Alexandra badinait, plus sa demoiselle d'honneur devenait inquiète.

« L'impératrice décidera qui de nous deux a raison. Elle ouvrira la lettre de sa propre main, et moi... moi... j'aurai eu le plaisir de te dénoncer comme une petite conspiratrice contre son trône. Ah ! que ce sera amusant, que ce sera amusant !

— Votre Altesse parle-t-elle sérieusement ?

— Oui, sans doute.

En effet, la princesse se dirigeait vers les

appartements de Catherine.

Willanow réfléchit un instant.

« Votre Altesse, dit-elle enfin, est trop bonne pour vouloir me rendre malheureuse. »

Ces mots furent prononcés d'un ton sérieux, auquel il était impossible de se méprendre.

« Malheureuse ?

— Votre Altesse me comprendra bientôt. Née sur les marches du trône, environnée d'honneurs, objet de l'affection toute maternelle de l'impératrice, vous êtes le principal élément de son bonheur. Mais la noblesse de votre cœur égale, si même elle ne la surpasse, celle de votre naissance. Dieu lui a donné la chaleur et la pureté. L'innocence et la joie y résident encore, embellies par un amour plein d'une douce et candide poésie. Vos pensées, vos desirs, vos sentiments sont simples, naturels et riants. Votre amour vit de belles espérances d'avenir ; il porte un diadème au front, car l'homme que vous aimez mettra un royaume à vos pieds. Un chagrin quelconque a-t-il jamais osé s'approcher de vous ? Dans votre imagination peut-être, mais point en réalité. Aucun souci vous a-t-il jamais atteinte ; a-t-il fait écrouler le temple du bonheur au sein duquel vous êtes accoutumée à aimer le monde et la vie ? Jamais. Une brise, douce et légère comme l'éther des anges, murmure autour de vous et vous protège ; l'amitié et le dévouement vous environnent de toutes parts. Vous ne pouvez savoir ce que c'est que le malheur.

« Mon cœur me le dit : le malheur, c'est l'amour sans espoir, l'espoir sans certitude, la certitude sans amour.

— L'espoir sans certitude, dites-vous ; mais qu'est-ce donc que la certitude sans espoir ?

— C'est le véritable malheur.

— Comme vous, princesse, j'ai été élevée avec tout l'amour que peut seul prodiguer le cœur maternel le plus tendre. Dans ma croyance enfantine aux joies de la vie, je savais à peine que le ciel eût un nuage, la terre une ombre. Mais vous connaissez le terrible événement qui est venu fondre sur ma famille. Il ne me reste rien du beau monde de ma jeunesse. Un seul coup du sort l'a ravagé ; voilà une certitude, princesse ; et l'espérance, où est-elle pour moi ?

Alexandra passa de nouveau le bras autour de la taille de son amie et le regarda fixement.

« Entraînée de force loin de ma famille, continua Willanow, je serais morte de désespoir sans votre amitié, qui, comme une douce Providence, m'a rendu le courage. Vos yeux me souriaient si tendrement, votre cœur battait pour moi d'une affection si chaleureuse, vos paroles étaient si consolantes ! Vous avez ouvert vos bras, avec une bienveillance fraternelle, à la jeune étrangère désolée, et j'ai retrouvé le repos dans la société de Votre Altesse. Aussi ai-je cherché à reconnaître vos bontés : j'ai renfermé en moi-même, j'ai enfoui au fond de mon cœur le grand chagrin de ma vie, la douloureuse catastrophe, les maux de ma famille, les luttes sanglantes de mon pays ; et tout cela, Altesse, uniquement pour me régler sur vous pour vous égayer, pour vous consacrer ma vie. Avez-vous vu une larme dans mes yeux ? Jamais. Avez-vous remarqué quelques nuages sur mon front ? Pas davantage. J'ai gardé pour moi seule toutes les souffrances, et j'ai partagé toutes les joies avec vous. Ce n'est pas pour moi, mais pour vous que j'ai cherché le plaisir. Toute plaisanterie a été de mon goût, par la double raison qu'elle me servait à cacher mes

(1) La reproduction de ce feuilleton est interdite.